REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE PICARDIE

Trimestriel - N° 3/4- 2020

Société archéologique de Picardie
Président : Daniel Piton
Président d'Honneur : Jean-Louis Cadoux†
Vice-Président d'Honneur : Marc Durand
Secrétaire : Françoise Bostyn
Trésorier : Christian Sanvoisin
Membres de droit : Jean-Luc Collart,
Conservateur général du patrimoine,
conservateur régional de l'archéologie des Hauts-de-France
Pascal Depaepe, inrap
Daniel Piton

siège social
600 rue de la Cagne
62170 BERNIEULLES

adresse administrative
47 rue du Châtel
F - 60 300 SENLIS
rap.sanvoisin60@orange.fr (commandes - trésorerie)
rap.daniel.piton@orange.fr (publications- questions diverses)

cotisation
5 € de cotisation

abonnement 2021
2 numéros annuels 60 €
Attention, les règlements doivent être libellés à l'ordre de
Revue Archéologique de Picardie
La Poste Lille 49 68 14 K

site internet
http://www.revue-archeologique-picardie.fr

dépôt légal - décembre 2020
N° ISSN : 0752-5656

Sommaire

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE PICARDIE - TRIMESTRIEL - 2020 - N° 3-4

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Daniel PITON
rap.daniel.piton@orange.fr

ADRESSE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE
47 rue du Châtel
F - 60 300 SENLIS
rap.daniel.piton@orange.fr
(questions d'ordre général)
rap.sanvoisin60@orange.fr
(commandes - trésorerie)

LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE PICARDIE
est publiée avec le concours des Conseils départementaux de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme, du Ministère de la Culture (Sous-direction de l'Archéologie ou SRA des Hauts-de-France).

COMITÉ DE LECTURE
Alexandre AUDEBERT, Didier BAYARD, Tahar BENREDJEB, François BLARY, Françoise BOSTYN, Nathalie BUCHEZ, Benoît CLAVEL, Jean-Luc COLLART, Pascal DEPAEPE, Bruno DESACHY, Sophie DESENNE, Jean-Pierre FAGNART, Jean-Marc FÉMOLANT, Gérard FERCOQ DU LESLAY, Émilie GOVAL, Nathalie GRESSIER, Lamys HACHEM, Valérie KOZLOWSKI , Vincent LEGROS, Jean-Luc LOCHT, NOËL MAHÉO, François MALRAIN, Estelle PINARD, Daniel PITON, Marc TALON

CONCEPTION DE LA COUVERTURE
Daniel PITON
- Stèle familiale aux trois personnages. Musée de Picardie, Amiens (© Jean-Louis BOUTILLIER).
- Stèle de Felix. Musée de Picardie, Amiens (© Marc JEANNETEAU).

- IMPRIMERIE : GRAPHIUS - GEERS OFFSET
EEKHOUTDRIESSTRAAT 67 - B-9041 GAND

SITE INTERNET
http://www.revue-archeologique-picardie.fr

5 • *Des implantations du Mésolithique ancien dans la vallée du Thérain à Warluis VII (Oise)* par Thierry DUCROCQ, Anne BRIDAULT, Nicolas CAYOL, Sylvie COUTARD & Hélène SEIGNAC.

31 • *Le théâtre romain de Château-Thierry (Aisne)* par Marjolaine JOUANNETAUD avec les contributions de François BLARY, Laurent CAMERINI & Jean-Pierre GELY.

45 • *Nouvelles stèles découvertes à Amiens (antique Samarobriva)* par Éric BINET & Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE.

69 • *Les racines alto-médiévales du village de Plailly (Oise)* par Danaël VEYSSIER.

91 • *Une carrière de pierre de la in du premier Moyen Âge au pied de l'enceinte tardo-antique de Senlis* par Cédric ROMS & Pierre TESTARD.

109 • *L'aile des Preuses du château de Coucy : nouvelle étude monumentale* par Nathalie NICOLAS-GIRARDOT avec la collaboration de Benjamin MICHAUDEL.

139 *La cuisson des briques en meule à Saint-Quentin (Aisne) au début de l'époque moderne à partir des sources archéologiques* par Christophe HOSDEZ & Freddy THUILLIER.

UNE CARRIÈRE DE PIERRE DE LA FIN DU PREMIER MOYEN ÂGE AU PIED DE L'ENCEINTE TARDO-ANTIQUE DE SENLIS

Cédric ROMS & Pierre TESTARD

Il est toujours compliqué de publier les résultats d'un diagnostic archéologique ne donnant pas suite à une fouille ; la vision du site n'est que partielle - l'objectif de ce type d'opération archéologique étant de détecter et caractériser les vestiges afin de permettre de statuer sur les suites à donner - et la part d'interprétation reste importante.

Dans le cas présent, deux des trois sondages archéologiques ont livré des vestiges. Malgré une fenêtre somme toute assez restreinte - 122 m² à l'ouverture et 30 m² en fond de sondage, sur 662 m² accessibles - il a paru nécessaire de présenter les résultats de cette opération, en raison de la nature supposée d'une partie des vestiges archéologiques et de l'absence de prescription de fouille archéologique.

L'extraction de pierre à bâtir à Senlis est assez bien documentée notamment en ce qui concerne les exploitations souterraines qu'elles soient de grandes ampleurs ou plus restreinte lorsqu'elles se trouvent sous l'assiette de la ville antique et médiévale. Mais finalement assez peu ont fait l'objet de fouilles archéologiques. La carrière mise au jour dans le cadre de ce diagnostic présente l'intérêt d'être à ciel ouvert, de se trouver entre l'enceinte antique et celle du Moyen Âge et d'être datée de la première moitié du XIe siècle. Après son abandon, le site une fois intégré à la ville au Moyen Âge est peu loti, les sondages se trouvant probablement en fond de parcelle.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

La réhabilitation de l'ancienne clinique Saint-Joseph en logements, accompagnée de l'aménagement d'un parking souterrain sur deux niveaux, a entraîné la prescription, par le service régional de l'archéologie (DRAC Hauts-de-France) d'un diagnostic archéologique (fig. 1, 2)[1].

1 - Opération archéologique réalisée par l'Inrap Hauts-de-France entre le 1er et le 11 avril 2019. Responsable : C. Roms ; techniciens de fouille : L. Almiron, E. Dubois, P. Hébert ; topographe : E. Mariette.

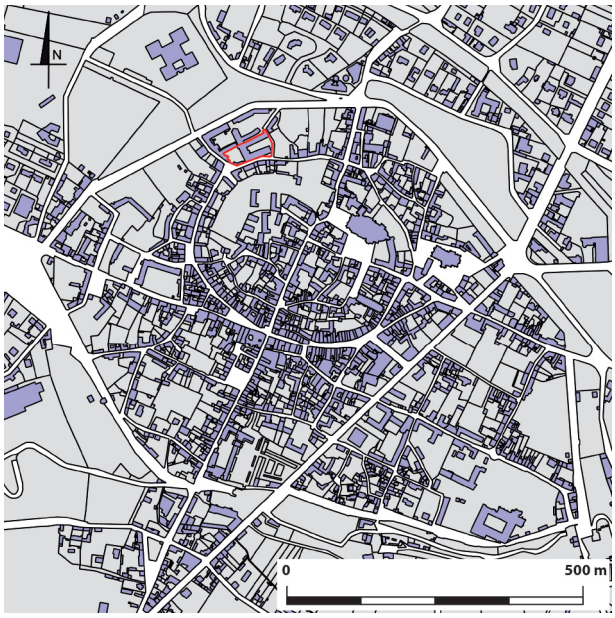

Fig. 1 - Localisation de l'opération dans la ville de Senlis.

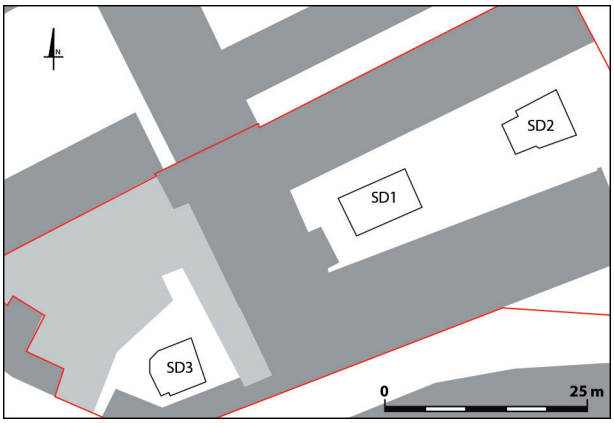

Fig. 2 - Localisation des sondages dans la parcelle(E. Mariette, C. Roms).

CADRE GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE

Senlis est une sous-préfecture du département de l'Oise. La ville ancienne et l'occupation actuelle du centre-ville sont localisées sur le versant sud d'un plateau calcaire (Lutétien) recouvert de limon qui s'élève en pente douce vers le nord (fig. 3). Il est limité au nord par la vallée de l'Oise et au sud par la vallée de la Nonette. La rivière Aunette qui passe au nord de Senlis, se jette dans la Nonette à l'ouest de la cité.

Fig. 3 - Contexte géologique sur fond BRGM au 1/50 000.

CONTEXTE HISTORIQUE

Les connaissances sur les villes antique et médiévale de Senlis ont été exposées par Marc Durand dans une publication synthétique sur laquelle cette partie s'appuie (Durand 1999).

La cité des *Sulbanectes* (ou *Silvanectes*), *Augustomagus*/Senlis, semble être une création augustéenne, aucun témoin d'agglomération gauloise n'a été retrouvé. Elle se situe à proximité d'un nœud routier important. La ville se développe sous Claude et son extension pourrait atteindre une quarantaine d'hectares. Un amphithéâtre est construit au Ier siècle dans l'angle sud-ouest de la ville. La cité se remplie dans une enceinte qui semble réalisée au IVe siècle.

Au haut Moyen Âge, le pouvoir carolingien, peut-être même mérovingien, y établit un atelier monétaire. Les rois carolingiens séjournent dans un palais assis contre la fortification antique. Pourtant, aucune découverte d'habitat du haut Moyen Âge n'a été faite à Senlis.

Avec l'élection d'Hugues Capet au trône de France en 987 à Senlis, la ville va connaître pendant trois siècles un développement exceptionnel. Peu après l'An Mil, la cathédrale s'établit sur un groupe épiscopal dont on connaît peu de chose, délaissant la collégiale Saint-Rieul, premier siège des évêques senlisiens.

Philippe Auguste ordonne d'établir une ceinture défensive plus en rapport avec les réalités urbaines du moment (*cf. infra*).

Lors des Guerres de religion, Senlis qui commandait la route de Paris, joue un rôle des plus importants.

Au XVIIe siècle, les centres d'intérêts économiques et politiques se déplacent, et la ville de Senlis amorce un lent déclin. Tandis que le démantèlement des fortifications s'amorce au XVIIIe siècle. La Révolution passe sans trop marquer la ville ; les statues de la cathédrale Notre-Dame sont tout de même décapitées.

Le XIXe siècle est marqué par une activité économique et démographique assez faible malgré de gros travaux d'urbanisme donnant à Senlis sa configuration actuelle. Elle reste en dehors des grandes voies de communication jusqu'en 1862, lorsque la ligne de chemin de fer Chantilly-Senlis est inaugurée. Elle devient alors ville de garnison à partir du règne de Louis-Philippe.

LES ABORDS DU SITE

L'emprise du diagnostic se situe entre les enceintes tardo-antique et médiévale ; chacune a bénéficié d'une monographie très détaillée par Georges Matherat (Matherat, s. d.), qui reprend et complète les travaux du chanoine Müller en 1880 (Müller 1880).

La mise en défense de Senlis est assez bien connue grâce aux nombreux vestiges ou documents d'archives qui en subsistent.

L'enceinte tardo antique

Depuis le XIXe siècle, les historiens s'accordent à dater la fortification de la ville de la fin du IIIe siècle sans que personne n'ait jamais remis en question cette datation. Elle pourrait, par comparaison, être contemporaine de celle de Beauvais, où des monnaies découvertes dans la maçonnerie la datent du début du IVe siècle (Fémolant 1988).

L'enceinte est encore complète et dessine un ovale long de 840 m qui couvre 6,38 ha. Ce castrum est de petites dimensions, bien que plus grand que celui de Noyon, il est bien inférieur à ceux d'Amiens, Beauvais, Soissons ou encore Reims en Champagne. L'enceinte comportait, à l'origine, 29 ou 30 tours - 14 sont encore en élévation -, distantes de d'environ 80 pieds (25,976 m). L'accès se faisait par deux portes : celle de Reims à l'est et celle de Paris au sud (Matherat, s. d. ; Vermand 1992, Durand 1995).

Le mur d'enceinte est construit avec des éléments architecturaux en réemploi, en fondation, tandis qu'en élévation, un petit appareil calcaire est mis en œuvre en alternance avec des assises de grandes tuiles ou carreaux de terre cuite. Le cœur de la maçonnerie est quant à lui constitué de blocaille calcaire noyée dans du ciment.

L'enceinte médiévale

L'enceinte n'est réalisée qu'au début du XIIIe siècle malgré la prescription de Philippe-Auguste de fortifier la frontière de Picardie en 1190. Son tracé dessine un plan ovale qui englobe la ville antique dont les murs sont conservés, mais aussi les paroisses péri-urbaines de Sainte-Catherine (ou Notre-Dame), Saint-Nicolas (ou Saint-Rieul), Saint-Aignan (ou de la commune), Saint-Pierre et Sainte-Geneviève. Celles de Saint-Martin et Saint-Étienne, trop excentrées, ne sont pas intégrées (Bernard 2000, p. 12-15).

Ce tracé est conservé jusqu'à l'Époque moderne ; la seule modification concerne son extension, en 1238, pour intégrer la paroisse Saint-Vincent. L'enceinte comporte, en 1480, neuf portes à deux tours encadrant un passage protégé par une porte et une double herse. Au nord, se trouvent trois portes : Aiguillière, Saint-Sanctin et Saint-Rieul.

Le mur médiéval est constitué d'un blocage interne revêtu d'un parement en moyen appareil ; il est épais de 1,80 m et haut de 6 à 7 m. Les fossés sont creusés dans le substrat : secs au nord, à l'est et à l'ouest ils sont noyés par l'eau de la Nonette au sud. Ils sont approfondis et élargis de 12 pieds en 1480 ; leur largeur atteint alors 20 m en moyenne. De très importants travaux sont réalisés à partir de 1544 sous la direction de Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, ingénieur militaire.

L'enceinte médiévale a été identifiée en 2000 par Jean-Louis Bernard (Afan) dans la cour du collège Anne-Marie Javouhey, qui jouxte la parcelle sondée en 2019 (Bernard 2000). Elle est constituée de deux maçonneries distinctes, correspondant à deux états de la construction. Le premier, large de 2 m, est posé sur le substrat qu'il entaille légèrement. Il est conservé sur une hauteur de 0,80 m. La maçonnerie est constituée de grands blocs de calcaire grossièrement équarris liés à la terre. Un second mur, plus étroit (0,75 m de largeur), est constitué pour sa part de moellons liés à l'aide d'un mortier très sableux. Il est précédé d'un large fossé (Bernard 2000, p. 9).

Le château royal

Le château royal (n° 2, fig. 7) se trouve à faible distance. En grande partie ruiné, il est édifié sous Louis VI le Gros, vers 1130 ; et succède à un palais mérovingien puis carolingien. Charles le Chauve en fait un lieu de détention tandis que les historiens y situent l'élection d'Hugues Capet en 987. Il ne subsiste aucun vestige antérieur au château de Louis VI (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 47).

Le grenier à sel

À l'emplacement de l'actuelle clinique Saint-Joseph, se trouvait, à partir de 1760, un grenier à sel et l'hôtel du Pignon Blanc (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 77).

Le couvent Saint-Joseph

Le pâté de maisons constitué par l'ancienne clinique Saint-Joseph et le collège privé Anne-Marie de Javouhey - délimité par les rues de la Porte Aiguillère (mentionné en 1280)[2], Anne-Marie Javouhey (percée au début du Second Empire) et du Chat-Haret (médiéval) - date du XIXe siècle (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 60-61). Les différentes évolutions du quartier ont oblitéré une partie du parcellaire médiéval.

En 1834, Anne-Marie Javouhey achète ce qui subsistait des terrains et constructions à l'emplacement du grenier au sel afin d'y fonder une des nombreuses maisons de la Congrégation des Sœurs de l'Ordre de Saint-Joseph de Cluny, qui devient maison mère en 1849. La rue de la Porte de l'Aiguillère est supprimée, en 1853, afin de réunir les terrains qui se trouvaient de part et d'autre. Sur ces terrains est notamment construit, un collège privé. En 1914, le pensionnat tenu par les sœurs est réquisitionné et devient un hôpital militaire puis en 1919, une clinique qui ferme ses portes en 2012. Le collège, détruit en 1940, est reconstruit et inauguré en 1954 (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 60-61 et 76-77).

LES RÉSULTATS DE L'OPÉRATION ARCHÉOLOGIQUE

UN SITE D'EXTRACTION DU PREMIER MOYEN ÂGE (PHASE 1 : fin Xe - milieu XIe s.)

Le décapage des sondages 1 et 2 a révélé la présence du substrat calcaire à des altitudes respectives de 73,10 m NGF et 74,50 m NGF (le sol actuel se situe à 76,60 m NGF).

Dans la tranchée 2, le substrat calcaire a été entaillé et des traces d'extraction sont visibles (fig. 4, 5).

Les ateliers du sondage 2

Le premier atelier (1071Cr) a été observé sur une surface d'environ 10 m² et une profondeur de 1,80 m, le pied de carrière n'a, *a priori*, pas été atteint (fond du sondage à environ 72,50 m NGF) (fig. 6).

2 - Cette rue donnant sur la Porte Aiguillère est mentionnée dès 1280 (*in vico Aculeario*) (Müller 1880, p. 7).

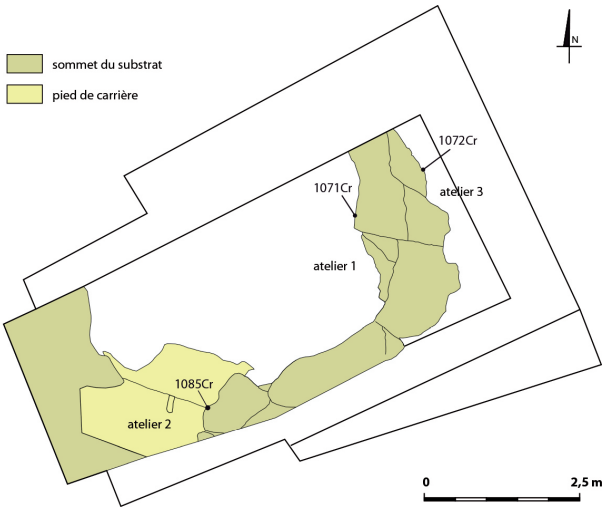

Fig. 4 - Fronts de taille de la carrière du sondage 2, d'après relevé photogrammétrique (C. Roms).

Fig. 5 - – Vue du front de taille de la carrière du sondage 2, ateliers 1 et 2 (C. Roms).

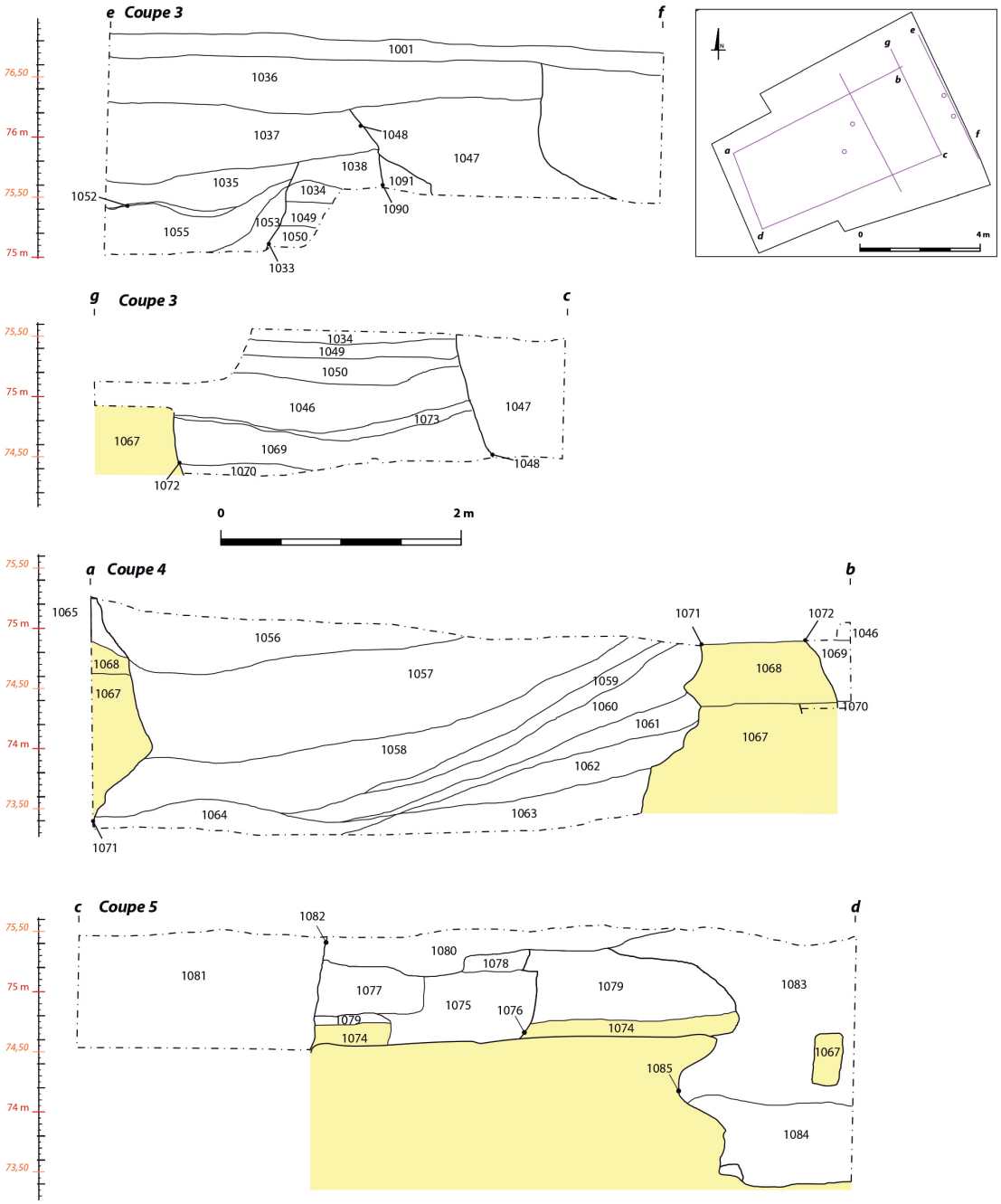

Fig. 6 - Relevé des coupes 3, 4 et 5 (C. Roms).

Une deuxième atelier (1085Cr) se développe dans l'angle sud du premier, sur une faible surface (1,70 m²). Le fond de carrière se trouve à une altitude de 73 m NGF.

Un dernier atelier se situe à l'extrémité ouest du sondage et seule la limite du front de taille (1072Cr) a pu être suivie sur une longueur de 3,80 m.

Matériaux et méthodes d'extraction

La première opération d'extraction consiste à enlever le découvert, cette masse de terre et de pierres non exploitables ; dans le cas de la carrière mise au jour à Senlis, il s'agit des niveaux de limons orangés (Us 1068) et de calcaire (Us 1067). Une fois le calcaire accessible, il peut être tiré.

Si l'on se base sur la coupe 6 (fig. 7), par ailleurs représentative des autres fronts de tailles, la pierre accessible se compose, depuis le haut :

1 : banc de calcaire propre à faire des moellons (0 - 0,20 m) ;

2 : plaquettes calcaires (0,20 - 0,55 m) ;

3 : banc de calcaire propre à faire des moellons (0,55 - 1 m) ;

4 : banc de calcaire propre à faire des moellons (1 - 1,75 m).

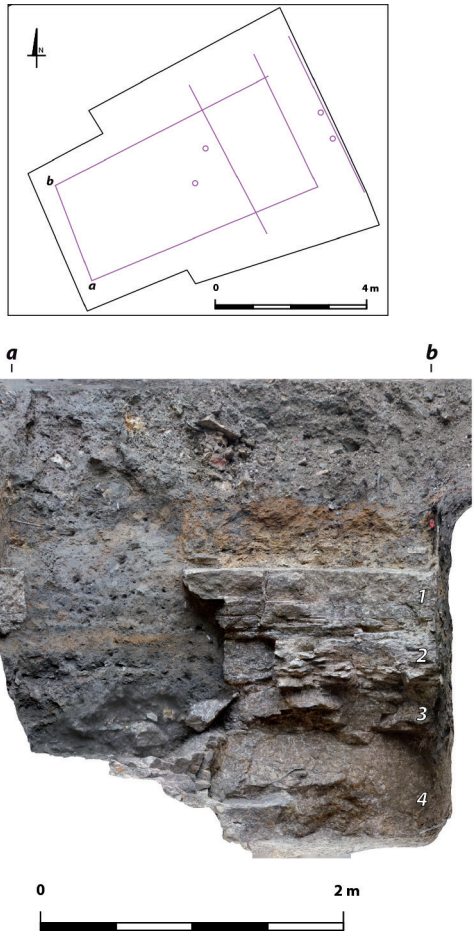

Fig. 7 - Relevé photogrammétrique de la coupe 6 (E. Mariette, C. Roms).

Fig. 8 - Négatif de blocs extraits en suivant la fracturation naturelle de la roche (C. Roms).

Fig. 9 - Coupe 5, la couche détritique 1084, très brune, se trouve à la base (C. Roms).

Aucun des bancs exploités n'a pu fournir de pierre de taille.

Par ailleurs, les rares traces d'extraction montrent que les carriers ont utilisé la fracturation naturelle de la roche pour tirer la pierre (fig. 4, 8).

Des vides, visibles sur les fronts de taille ouest et sud de l'atelier 1, tendraient à indiquer qu'une partie de la pierre a pu être extraite en sape, sous le banc de plaquettes.

On peut envisager, un début d'extraction, en fosse - le site n'étant pas en pied de plateau - ayant pu évoluer par la suite en carrière souterraine afin d'atteindre les bancs les plus à même de fournir de la pierre de qualité. En outre, l'existence dans ce secteur de la ville - au pied de l'enceinte tardo-antique - de carrières à ciel ouvert indique qu'il n'est pas encore loti.

Les dynamiques de comblement

Atelier 2 (1085Cr)

Le comblement de l'atelier 2 diffère des autres (coupe 5, fig. 6) et il semble qu'il soit intervenu avant le remblaiement de l'atelier 1. Le niveau Us 1084 (fig. 9), à la base de la séquence, indique que l'atelier, une fois abandonné à servir de dépotoir ; en

témoignent les nombreux fragments de céramique (117 NR) et de faune (42 NR) dont une partie des ossements de bœuf et de porc présente des traces de découpe. Certains de ces os (1 humérus d'âne, 1 calcanéum de bœuf, 1 tibia de porc) ont été mâchés par des chiens ce qui indique que ces restes sont restés accessibles. La céramique, représentative du vaisselier domestique, situe le comblement dans la première moitié du XIe siècle.

Par la suite, un important remblai, intégrant des poches de limon orangé (substrat) est mis en place (Us 1083).

Atelier 1 (1071Cr)

La coupe 4 met en évidence un pendage de différents niveaux de remblais, depuis l'ouest vers l'est (fig. 6). Ces niveaux, exempts ou presque de mobilier archéologique, témoignent d'un comblement volontaire et rapide du site ; y compris avec des déchets d'extraction (Us 1063) ce qui indique la proximité d'une carrière ou d'un atelier encore exploité à proximité. Les couches Us 1064 et Us 1088 - cette dernière pouvant trouver une équivalence avec Us 1084 (atelier 2) - ont respectivement livré huit et six tessons de céramique datée de la première moitié du XIe siècle.

Atelier 3 (1072Cr)

Ce dernier atelier n'a été que partiellement observé en coupe (coupe 3, fig. 6), en raison de sa présence à l'extrémité du sondage. Seul les niveaux terminaux, scellant la carrière, sont visibles. On retrouve les remblais mêlant limon brun et limon orangé issu du substrat (Us 1070 et 1073).

Sondage 1

Il faut bien admettre que la compréhension et l'interprétation de la stratigraphie de ce sondage c'est fait *a posteriori*, une fois la deuxième tranchée réalisée.

Le fond du sondage se trouve à une altitude de 73 m NGF, soit 1,50 m sous le niveau d'apparition du substrat calcaire dans le sondage 2 et 0,77 m sous le niveau observé lors des sondages géotechniques (sd. 2) (SEPIAGC, 2018:8). La base de la stratigraphie se compose d'un niveau de plaquettes calcaires (Us 1032) dont il n'a pas été possible de déterminer si elles constituaient le substrat ou s'il s'agissait d'une accumulation de déchets d'extraction (fig. 10). Au-dessus, sur une épaisseur de 1,20 m, se trouve un niveau de remblai mêlant limons bruns et orangés (Us 1031) dans lequel ont été retrouvés trois tessons de la première moitié du XIe siècle. Les couches suivantes (Us 1023 à 1027) correspondent également à des remblais intégrant pour la plupart des poches de limon orangé issus du substrat.

Fig. 10 - Plaquettes calcaires (Us1032) sur le fond du sondage 1 (C. Roms).

S'il peut être argué, à juste titre, que la côte d'apparition du calcaire peut varier, la nature anthropique de 1031 ne fait aucun doute. La conjonction de ces deux données et la présence avérée d'une carrière à quelques mètres nous conduit à envisager que le sondage 1 se trouve au cœur d'une carrière à ciel ouvert. Il n'est toutefois pas possible de dire s'il s'agit d'une seule et même exploitation ou bien de deux entités distinctes.

Synthèse de la phase 1

Ce diagnostic n'a pas permis de déterminer les limites de la ou des carrières présentent sur l'emprise prescrite. Il apparaît toutefois que de la pierre a été tirée dans les sondages 1 et 2 même si des fronts de taille n'ont été identifiés que dans le second. L'absence de possibilité de réaliser une tranchée dans la cour donnant sur la place Saint-Maurice ne permet pas de savoir si des carrières se développaient également dans cette partie de la parcelle actuelle. Les explorations géotechniques (sd. 1) indiquent dans ce secteur une côte d'apparition du calcaire à 72,50 m NGF, soit 2 m plus bas que dans le sondage archéologique n° 2. On peut donc également supposer une activité d'extraction, à moins d'un abaissement du toit du *substratum* calcaire.

Sous les maisons de Senlis se développe un réseau de caves gothiques avec souvent en deuxième voire troisième niveau des caves-carrières (Durand 1999). Durand et Bonnet-Laborderie avancent que « seules les carrières, situées à un niveau inférieur aux caves d'une dizaine de mètres sous la place Gérard de

Nerval (anciennement place de Creil), ont pu fournir de la pierre acceptable pour les construction » (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 34). Ils mentionnent également la présence de gros blocs de pierre devant l'entrée de cinq caves, probablement de la place Gérard de Nerval, ainsi qu'un trou pouvant accueillir une sorte de cabestan. Les traces d'usures par des cordes sur les premières marches des escaliers descendant témoignent également de cette activité d'extraction. Un plan et un mémoire de 1609 et 1610, conservés à la Bibliothèque nationale de France, illustrent parfaitement l'extraction souterraine en milieu urbain (fig. 11)[3]. Il est ici question d'un sculpteur nommé Latare qui tire du liais dans une carrière souterraine dont l'accès ne peut se faire que depuis l'entrée de sa cave donnant sur la place de Creil. Pour poursuivre l'extraction de la pierre, il doit soit s'étendre sous la place - ce qui semble être déjà le cas à en croire le plan - soit sous la parcelle de son voisin. Ces carrières urbaines de petites dimensions, contraintes par le parcellaire, ont pu fournir la pierre nécessaire aux constructions de surface, mais également être exploitées pour alimenter d'autres chantiers ce qui semble être le cas de Latare.

Malgré la localisation des carrières mis au jour lors du diagnostic, entre les enceintes tardo-antique et médiévale, il faut exclure, en raison de leur datation (première moitié du XIe siècle), l'hypothèse qu'elles aient alimenté les chantiers de construction des fortifications de la ville tant antique que médiévale. Au mieux, la pierre tirée a-t-elle pu être employée pour des travaux de reprise de l'enceinte antique. Il est tentant, en raison de leur proximité avec le château, d'envisager que ces carrières *extra muros* aient fourni la pierre nécessaire aux évolutions successives du palais mérovingien, avant sa destruction puis une réédification vers 1130 (Durand & Bonnet-Laborderie 1995, p. 47 ; Durand, 1999). On peut aussi envisager que la pierre tirée ait été mise en œuvre dans la chapelle octogonale, dont la crypte accueillait les reliques de saint Gervais et saint Protais, à l'extrême fin du Xe-début du XIe siècle (Aubert 1910, p. 141-146). Mais elles ont tout aussi bien pu alimenter d'autres chantiers moins prestigieux.

Quelle que soit la destination du calcaire tiré de ces carrières, il n'a pu être mis en œuvre, en l'état actuel de nos connaissances, que sous forme de moellons ou de chaux ; aucun des bancs observés étant de qualité suffisante pour de la pierre de taille.

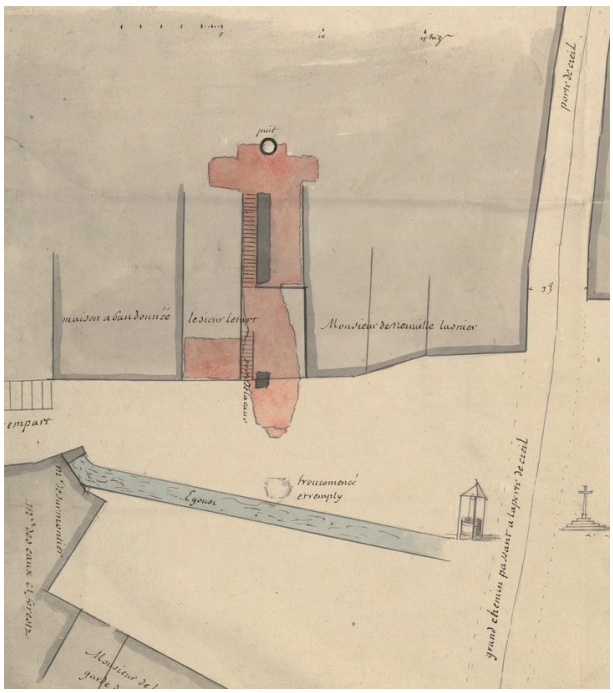

Fig. 11 - Localisation de la carrière de Latare place de Creil à Senlis (1609). BnF, département estampes et photographie, réserve HA-18 (47)-FOL.

UNE OCCUPATION MÉDIÉVALE TÉNUE (phase 2 : mi XIe - première moitié XVIIe s.)

La fourchette chronologique est très vaste mais les datations concernent essentiellement des remblais à l'exception de deux fosses et de maçonneries dont le rattachement reste difficile.

Les remblais

Une succession de quatre couches de remblai de limon (Us 1046, 1050, 1049 et 1034) peut être attribuée à la seconde moitié du XIe-XIIe siècles en raison de la présence de tessons dans la première (12 NR) et la dernière (6 NR) (coupe 3, fig. 6). La séquence se développe sur une soixantaine de centimètres. Il faut noter la présence dans 1034 de fragments de blocs calcaires et de mortier. Indices de démolitions d'un bâtiment ?

Le niveau de limon Us 1038, épais d'une trentaine de centimètres, a livré cinq tessons datés des XIIIe-XIVe siècles (coupe 3, fig. 6).

Deux niveaux présents dans les sondage 1 (Us 1013) et 2 (Us 1022) ont été interprétés comme de la terre de jardin, épaisse de plus d'un mètre dans le sondage 2 ; ils ont piégé 18 tessons datés du milieu du XIVe siècle ainsi que quatre fragments de céramique antique résiduelle.

3 - Bibliothèque nationale de France, département estampes et photographie, RESERVE HA-18 (47)-FOL.

Les structures

Plusieurs structures s'installent sur le niveau 1038 mais seule la fosse 1033 est datée avec précision du milieu du XIVe siècle ; les maçonneries « flottent » entre le milieu XIVe et celui du XVIIe siècle.

La fosse 1033Fo

Cette fosse, partiellement visible, se trouve dans l'angle nord du sondage 2 (coupe 3, fig. 6). Elle mesure à l'ouverture au moins 1,50 m et possède une profondeur de plus de 0,70 m. À la base, son comblement est composé d'un remblai de plaquettes et blocailles calcaires, ainsi que de nombreux fragments de parois de plâtre (Us 1055). Dans un cas, la présence de morceaux de plaquettes calcaires prises dans le plâtre indique que le mur était maçonné. Au-dessus, se trouve une couche rubéfiée (Us 1052) attestant plus d'un rejet que de l'existence d'une structure de combustion. L'ensemble est scellé par un limon brun avec plaquettes calcaires (Us 1035).

Les différents niveaux constituant le comblement de la fosse ont tous livrés des tessons (62 NR) ; l'Us 1055 a également livré des fragments de verres, non étudiés, dont certains cannelés et plusieurs éléments de tiges.

Le mur 1041Mr

Ce mur, large de 0,65 m, a été suivi sur une longueur de 1,85 m et se poursuit au nord (fig. 12, 13). L'élévation, conservée sur deux assises, voit la mise en œuvre de moellons en parement avec un bourrage de blocaille calcaire, liés à la terre. Elle s'appuie sur un massif de fondation en ressaut, de 3 assises, avec à sa base de gros blocs calcaires. Cette fondation est construite dans une tranchée (1090Tf).

Fig. 13 - Fosse 1092Fs vue depuis les sud-ouest (C. Roms).

Le mur, fondation comprise, a été repris dans sa partie sud par une maçonnerie (1093Mr) de moellons peu soignée (absence d'assises en parement) et très fortement perturbée par la fosse 1094Fo (fig. 13).

Synthèse de la phase 2

Les vestiges de l'occupation du second Moyen Âge sont peu nombreux et se limitent à une fosse et un mur dont deux états ont été identifiés. Il est en l'état impossible de caractériser avec précision la nature de ces occupations. La fosse et son

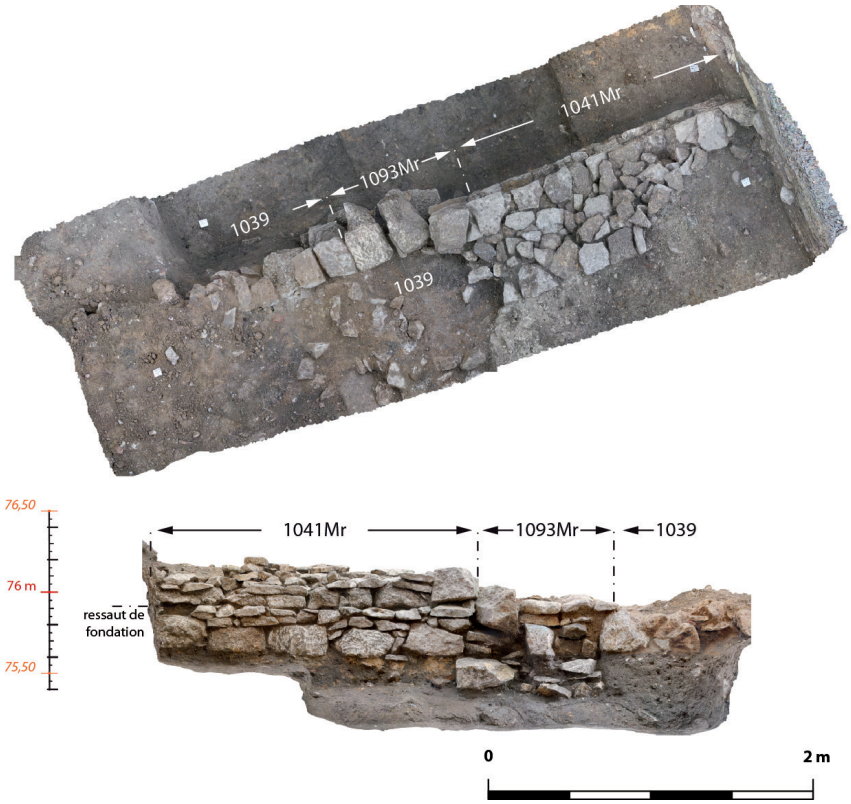

Fig. 12 - Relevés photogrammétriques des mur 1041Mr et 1093Mr (E. Mariette, C. Roms).

comblement contenant des rejets de céramique et de verre tendraient à indiquer la présence à proximité d'un habitat mais elles peuvent se trouver dans un jardin en fond de parcelle. Quant au mur, aucun sol ne lui étant associé, il peut s'agir d'une séparation parcellaire. Sa construction n'est pas datée, son rattachement à la phase 2 se base sur la stratigraphie.

LES TRACES D'UNE OCCUPATION MODERNE (phase 3 : mi XVIIe - début XVIIIe s.)

Là encore, les vestiges sont peu nombreux et se résument à une fosse et deux niveaux de remblai.

Les remblais

Deux niveaux de remblais (1037, 1036) sont également rattachables à cette phase en raison du mobilier céramique qui a été retrouvé (10 et 7 NR). Dans les deux cas, il s'agit d'un sédiment de limon brun dans lequel on retrouve des inclusions calcaires (1037), de la TCA et des fragments calcaires (1036).

La fosse 1094Fo

Une grande fosse (1094Fo) vient recouper les murs 1041Mr et 1093Mr (fig. 13). Son comblement (1039) est constitué d'une matrice de limon marron et de très nombreux blocs calcaires auxquels sont mêlés des fragments de parois de plâtre. Ces éléments semblent issus de la démolition d'un bâtiment.

Vingt-deux tessons ont été retrouvés dans le comblement ; dix-neuf évoquent des productions mi XVIIe-début XVIIIe siècle tandis qu'un peu de mobilier céramique résiduel persiste et que trois tessons du XIXe siècle peuvent être considérés comme intrusifs.

Synthèse de la phase 3

Cette phase se caractérise par la présence d'éléments de construction - pierres et fragments de parois de plâtre - issus de la destruction de bâtiments en grande partie rejetés dans une fosse.

CULTURE MATÉRIELLE

Le mobilier céramique

Les fragments de poterie mis au jour lors de ce diagnostic archéologique sont constitués de 273 restes en usage entre la fin du haut Moyen Âge et l'époque contemporaine dont quelques éléments résiduels et altérés appartenant à l'Antiquité[4] ; soit un minimum de 68 individus céramiques (NMI) dont 20 dans une forme précise (NTI)[5]. Cette vaisselle de terre cuite peut être répartie en six phases, non continues, allant de la fin du Xe au début du XVIIIe siècle et avec des éléments antiques résiduels et contemporains intrusifs (tab. I).

Datation de la céramique	NR	NMI	NTI
Antiquité	28	10	1
fin X^{e} - milieu XIe s.	129	21	11
milieu XIe - XIIe s.	8	3	0
milieu XIIIe - début XIVe s.	5	2	1
milieu du XIVe s.	71	18	1
milieu du XVIIe - début du XVIIIe s.	29	13	6
fin XIXe siècle	3	1	0
Total	**273**	**68**	**20**

Tab. I - Répartition de la céramique par phase (en NR, NMI et NTI) (P. Testard).

La céramique de la période antique

Outre plusieurs tessons de panse dans des productions communes claires ou sombres, un gobelet moulé d'Argonne aux surfaces sombres est de type Hees 2 et en usage entre le milieu du IIe et le milieu du IIIe siècle de notre ère (Brulet *et al*. 2010, p. 340-341) (iso cer-26) (fig. 14).

À ses côtés, une coupe de type Chenet 320 en terre sigillée d'Argonne, avec un décor à la molette à peine visible, est en usage aux IVe et Ve siècles, pour partie(Brulet *et al*. 2010, p. 218, 222) (iso cer 25). Enfin, une tasse tronconique, très fragmentaire, aussi en terre sigillée d'Argonne est d'un type plus ancien, Drag 33 et uniquement présente au début des productions de ses ateliers de l'est (Brulet *et al*. 2010, p. 218, 220) (iso cer-15).

La céramique de la fin du Xe au milieu du XIe s.

Les éléments attribués à cette phase sont peu diversifiés et constitués soit de pots ou de cruches (fig. 15)[6].

Les pots sont globulaires et toujours sans anses, les fameuses oules, et en majorité avec des lèvres en bandeau court (iso cer-01 et cer-18). Ils sont produits dans des pâtes rugueuses roses. Ce type de pot est caractéristique de la fin du Xe au XIe siècle d'après les exemplaires mis au jour dans l'Oise à Chambly "Vigneseuil", ou ceux produits par les ateliers de "La Renade" à Lassy, à Fosses ou encore plus largement dans le centre-ouest de la France(Husi 2003, pot 2-2 ou pot 2b ; Guadagnin 2007, p. 21 ; Claude 2015, p. 288). Un autre vase avec une lèvre en hache dans une pâte semi-fine rose est assez semblable aux pots et cruches datés de la fin du Xe au milieu du XIe

4 - Ces éléments ont été déterminés par Anne Delor-Ahü chargée d'opération et de recherche à l'Inrap et spécialiste de la céramique antique.
5 - Sur le calcul du NMI et NTI se référer à Husi 2003, p. 11-13

6 - Sd2 Us1084, Us1024, Us1031, Us1064 et Us1088.

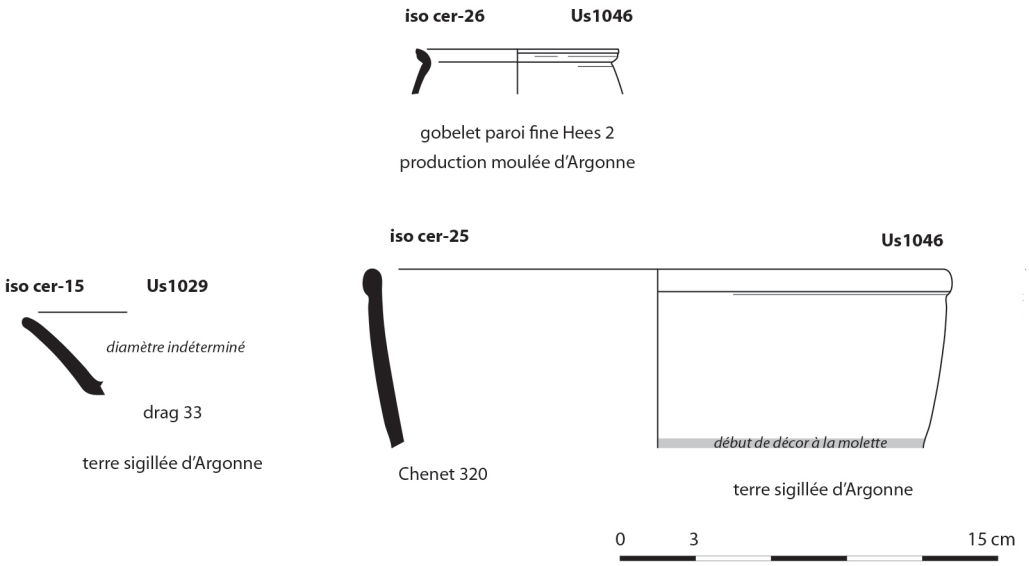

Fig. 14 - Récipients en terre sigillée d'Argonne et en production moulée d'Argonne des IIe - Ve s. (P. Testard).

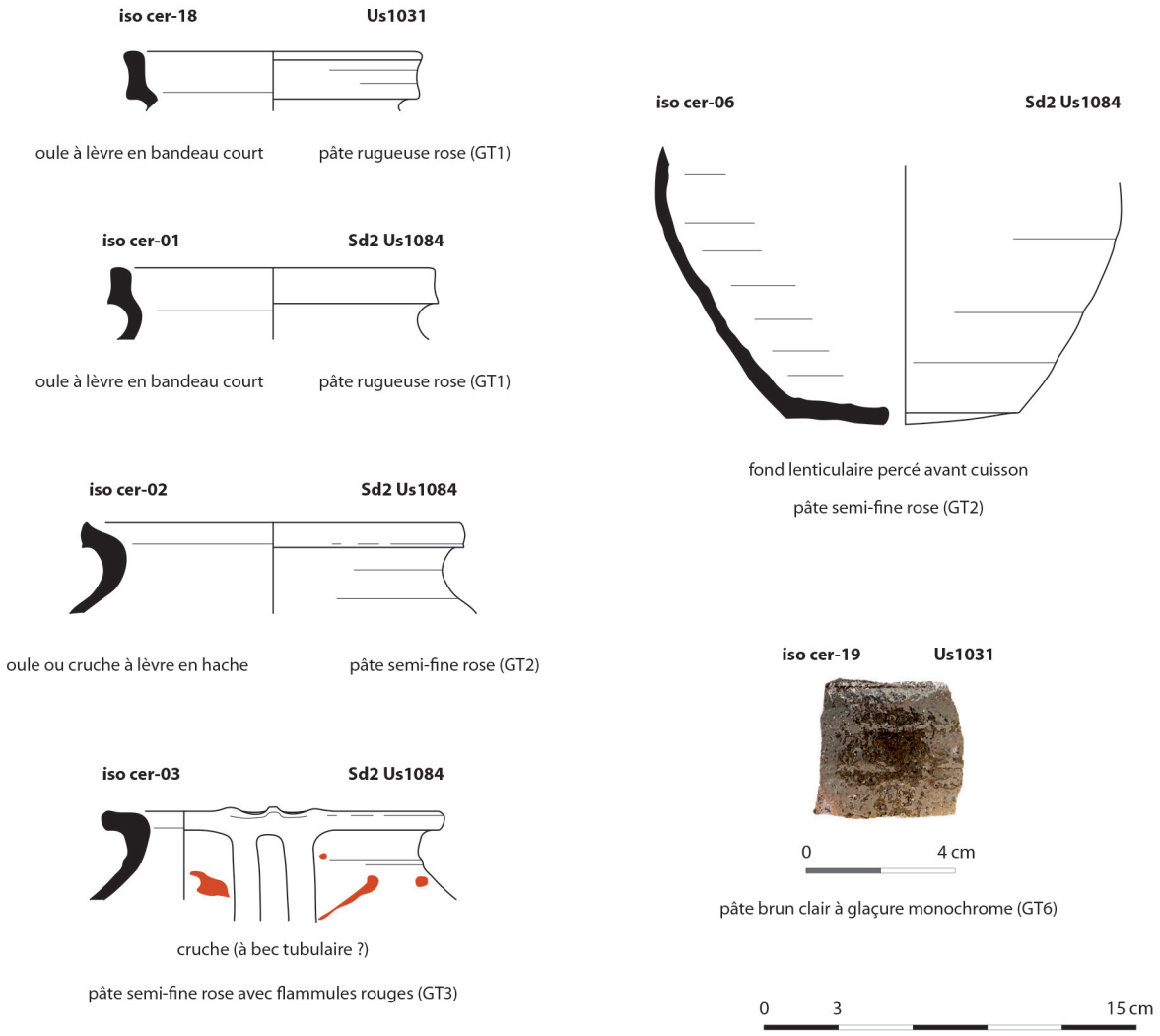

Fig. 15 - Récipients en terre cuite sans traitement de surface ou à décor peint de la fin du Xe à la première moitié du XIe s. (P. Testard).

siècle, voire un peu plus, en usage dans le site rural de Chambly "Vigneseuil", ou celui des "Hallettes" à Compiègne, ou plus largement dans les habitats ruraux d'Île-de-France voisine, ou ceux produits par les officines de "La Renade" à Lassy dans le Val-d'Oise(Lacroix 1997a, p. 145, n° 2 ; Lefevre & Mahé 2004, p. 140, n° 2 ; Guadagnin 2007, p. 48 ; Claude 2015, p. 283, n° 3) (iso cer-02). Outre ces pots, une cruche ansée, probablement à bec tubulaire court, a un rebord déjeté et est décorée de tâches de peinture, dont une petite virgule, de couleur rouge (iso cer-03). Ce type de cruche est en usage entre le milieu/fin du Xe et le milieu/voire fin du XIe siècle dans l'Oise, d'après les fouilles archéologiques à Chambly et à Compiègne, mais aussi en Île-de-France (Lacroix 1997a, p. 148, n° 3 ; Lefevre & Mahé, 2004, p. 140, n° 3 et 8 ; Guadagnin 2007, p. 21, 33 et 50 ; Claude 2015, p. 283, n° 5). Ces pots et cruches ont des fonds lenticulaires dont un exemplaire est percé par un trou central (iso cer-06). Enfin, un fragment de panse a appartenu à un récipient recouvert par une glaçure plombifère vert véronèse assez semblables aux rares productions glaçurées du XIe siècle de la vallée de l'Ysieux(Guadagnin 2007, p. 18, 81) (iso cer-19).

La céramique milieu du XIe au XIIe s.

De très rares éléments témoignent de la céramique en usage à cette période et toujours aux côtés d'éléments résiduels datés de l'Antiquité[7]. Il s'agit uniquement de tessons de panse dans des pâtes semi-fines de couleur rose, parfois ornées de décor peint en rouge.

La céramique du milieu du XIIIe au début du XIVe s.

Tout comme pour la précédente phase, de très rares éléments témoignent de la vaisselle en usage à la période[8]. Il s'agit d'une anse plate à gorge et de quelques tessons de panse dans une pâte fine et sableuse rose recouverte par un groupe d'au moins trois flammules verticales de couleur rouge coquelicot et par une tâche de glaçure plombifère kaki avec une coulure de couleur soufre. La plastique de ce décor renvoie aux productions en usage en Île-de-France vers le milieu du XIIIe au XIVe s., mais aussi en Champagne(Nicourt 1986, p. 199, 234 et 236 ; Deborde *et al*. 1996, p. 33 ; Guadagnin 2007, p. 278).

La céramique du milieu du XIVe s.

Les éléments en terre cuite attribués à cette période de la fin du Moyen Âge sont plus nombreux et aisément identifiables[9] (fig. 16).

La plupart des vases identifiés sont produits dans une fine pâte sableuse de couleur rose ou saumon et décorée à la peinture de fines flammules verticales rouges toujours posées au peigne à au moins quatre banches (iso cer-09 et 17). Quelques rares tessons en sus de ce décor peint ont aussi des tâches de glaçure plombifère jaune. Plusieurs éléments, dont un rebord et deux anses, dans ce type de pâte, ont appartenu à des grandes cruches ovoïdes ansées en usage en Île-de-France dans la première moitié/milieu du XIVe s. d'après les exemplaires produits à Fosses dans la Vallée de l'Ysieux (Guadagnin 2007, p. 324, 348) (iso cer-10 et 12). D'autres fragments, sans éléments morphologiques distinctif, sont recouverts de glaçure plombifères[10]. Un tesson, dans une fine pâte brun clair, est orné par un décor de hachures à la molette recouvert par une glaçure plombifère verdâtre (iso cer-07). La plastique de ce décor renvoie clairement aux pichets élancés en usage vers le milieu du XIVe s. et produits, entre autre, dans la vallée de l'Ysieux (Nicourt 1986, pl. 93, 94 et 98 ; Guadagnin 2007, p. 328, 354 ; Claude 2015, p. 293). Une anse ronde pleine, produit dans une fine pâte blanche, a appartenu à un autre pichet de la fin du Moyen Âge recouvert par une glaçure plombifère verte ombrée à l'oxyde de cuivre (iso cer-08). Il en va de même pour une anse plate à gorge avec une tâche de glaçure verte (iso cer-14).

Enfin, et dans l'Us la plus récente de cette phase[11], un fragment de panse ayant probablement appartenu à un vase à boire, de type pichet ou coupe, est en grès gris clair du Beauvaisis avec une légère glaçure kaki clair (iso cer-13). Ce type de production, dans une argile spécifique grésante, par ses qualités mécaniques, sa résistance, sa non porosité et non altération, a été largement diffusé en Picardie, en Île-de-France et en Champagne dès le milieu du XIVe siècle(Brut *et al*. 2014, p. 369 ; Claude 2015, p. 130-131, 295).

La céramique du milieu du XVIIe au début du XVIIIe s.

La vaisselle en terre cuite attribuée à cette phase est essentiellement constituée d'éléments dédiés à la cuisson ou à la présentation des denrées alimentaires et liquides (fig. 17).

Une marmite globulaire, peut-être avec un tripode, a une lèvre rentrante en bandeau carré, une anse bipartite en forme de manche et une glaçure plombifère partielle verte (iso cer-29). Des vases destinés à la cuisson dans des formes comparables ont été attribués aux XVIe - XVIIe siècles lors de la fouille du site des "Hallettes" à Compiègne, mais aussi en Île-de-France dans les productions de

7 - Us1034 et 1046.
8 - Us1038.
9 - Us1013, F1033 Us1053 – Us1055, Us1052 et Us1035.
10 - F1033 Us1055 et Us1035.
11 - F1033 Us1035.

Fig. 16 - Récipients en terre cuite à décor peint ou glaçuré et en grès du milieu du XIVe s. (P. Testard).

la vallée de l'Ysieux (Lacroix 1997b, p. 252, n° 8 ; Guadagnin 2007, 640). Une autre marmite, avec une lèvre en Y a une glaçure plombifère intégrale interne et externe de couleur kaki. Ce type de marmite, traditionnellement avec un fond tripode et une anse bipartite, est en usage entre le milieu du XVIIe et le début du XVIIIe s. dans la région et ses alentours (Ravoire 2004, p. 186, n° 6 ; Guadagnin 2007, p. 670 ; Mouny 2013, p. 202 ; Renel 2016, p. 282). Avec ces marmites, une coupe à probable tenon a un rebord en flèche et une glaçure plombifère de couleur soufre intégrale sur sa surface interne (iso cer 21). Ce type de coupe est fréquent au XVIIe s., avec une glaçure interne jaune ou verte, à l'image de vases datés de la fin du XVIIe ou du début du XVIIIe s. mis au jour lors de la fouille du couvent des Feuillantines à Paris (Ravoire 2004, p. 179, n° 2). Les productions en faïence blanche, sans doute nivernaises ou assimilées, sont représentées par un fond annelé ayant appartenu à un plat ou une assiette (iso cer-27). En revanche, un pichet avec une fine lèvre rentrante est en grès du Beauvaisis avec une glaçure interne et en usage entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe s. (Ravoire 2004, p. 187, n° 3) (iso cer-23). Enfin, il est à noter que trois tessons de panse intrusifs sont produits dans une porcelaine marbrée brune à surface interne blanche dans le goût des services à boire de la fin du XIXe s.

Fig. 17 - Récipient en terre cuite glaçurée, en grès et en faïence du milieu du XVIIe au début du XVIIIe s. (P. Testard).

Ce petit corpus de vaisselle en terre cuite, mis au jour lors de ce diagnostic archéologique, est constitué de divers éléments dont la morphologie, la technologie et le décor sont communs en Picardie, mais aussi en Île-de-France, voire même en Champagne entre la fin du Xe et le début du XVIIIe s. Toute période confondue, ce mobilier appartient à la vaisselle du quotidien avec des vases pour préparer et cuire, d'autres pour présenter ou consommer les denrées alimentaires et les liquides.

Une pièce de jeu ?

Un jeton de jeu (mérelle ? trictrac ? dames ?) a été grossièrement taillé dans le calcaire local ; il mesure environ 4,5 cm de diamètre pour une épaisseur de 1,2 à 1,4 cm (fig. 18). Le côté frustre de cette pièce, bien éloigné des jetons de jeu en os ou pierre dure (Grandet & Goret 2012), indique un milieu social peu élevé et une utilisation de ressources locales immédiatement accessibles.

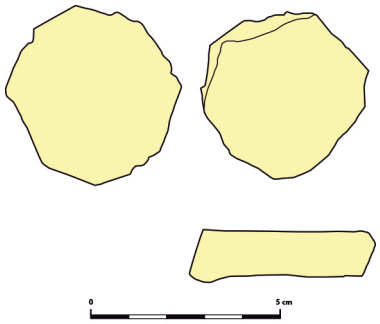

Fig. 18 - Jeton de jeu en calcaire (C. Roms).

À Nogent-sur-Seine (Aube), un jeton d'environ 5 cm de diamètre taillé dans une tuile a été retrouvé dans un silo du XIIe siècle (Ravoire 2015). Cette pratique avait été observée dans plusieurs silos du site castral de Roissy-en-France (Val-d'Oise), dans les phases des XIIe et XIIIe siècles (Dufour 2014, p. 99, 128, 166).

ST	US	espèce	os	N.R.	P.R.	observations
	1013	porc	fémur	1	15	incisions fines
	1031	bœuf	métacarpe	1	60	
	1031	porc	humérus	1	53	couperet mise en pièce
F1033	1035	porc	crâne	2	7	fragments
F1033	1035	équidé	2e prémolaire	1	13	petite taille (âne ?)
F1033	1035	bœuf	coxal	1	26	veau immature
F1033	1035	bœuf	scapula	1	31	petite taille
F1033	1035	bœuf	humérus	1	13	fragment, fracturé
F1033	1035	bœuf	humérus	1	38	adulte, petite taille, couperet
F1033	1035	porc	1re phalange	1	6	
F1033	1035	porc	métapode	1	1	fragment
	1039	capriné	côte	1	2	
	1039	capriné	tibia	1	9	
	1039	bœuf	côte	1	30	coup de couteau, tronçon
	1039	bœuf	naviculaire	1	66	actuel ?
	1039	bœuf	talus	1	96	
	1039	bœuf	humérus	1	45	fragment, couperet
	1039	bœuf	crâne	1	18	fragments
	1039	porc	fémur	1	5	
	1045	huître	valve	1	41	
	1064	capriné	humérus	1	8	
	1084	capriné	mandibule	1	25	adulte
	1084	capriné	radius	1	13	couperet mise en pièce
	1084	capriné	tibia	1	18	
	1084	capriné	tibia	1	11	fragment
	1084	capriné	crâne	1	35	prélèvement de la corne
	1084	capriné	tibia	1	31	
	1084	indéterminé	coxal	1	17	fragment
	1084	coq	sternum	1	2	
	1084	équidé	humérus	1	162	petite taille (âne ?)
	1084	équidé	humérus	1	107	petite taille (âne), mâché par les chiens
	1084	équidé	incisives	3	23	
	1084	porc	mandibule	1	10	fragment
	1084	porc	tibia	1	9	fragment
	1084	porc	tibia	1	25	mâché par les chiens
	1084	porc	scapula	1	46	
	1084	porc	côte	1	6	brun local
	1084	porc	mandibule	1	11	fragment
	1084	porc	mandibule	1	52	mâle
	1084	porc	ulna	1	14	
	1084	porc	coxal	1	23	
	1084	porc	tibia	1	12	incision fine
	1084	porc	humérus	1	31	incision fine désarticulation
	1084	porc	lombaire	1	19	2 couperet de part et d'autre
	1084	bœuf	2e phalange	1	14	
	1084	bœuf	crâne	1	13	fragment

	1084	bœuf	côte	2	31	coup de couteau, tronçon
	1084	bœuf	fémur	1	24	fragment
	1084	bœuf	mandibule	1	41	
	1084	bœuf	3e phalange	1	44	
	1084	bœuf	calcaneum	1	35	mâché par les chiens
	1084	bœuf	radius	1	137	brun local,couperet mise en pièce
	1084	bœuf	métatarse	1	44	fendu
	1084	bœuf	axis	1	57	
	1084	bœuf	cervicale	1	59	
	1084	bœuf	tibia	3	151	fragments, couperet
	1084	bœuf	tibia	2	310	

Tab. II - Inventaire du mobilier faunique (O. Robin).

Le corpus faunique

L'inventaire du mobilier faunique réalisé par Opale Robin (Inrap) révèle un corpus correspondant à des rejets d'ossement après consommation. Rien ne permet d'envisager la présence d'activités de boucherie ou de transformation de l'os (tabletterie…) (tab. II).

CONCLUSION

Cette opération de diagnostic complète les données issues du sous-sol de Senlis. Elle met en évidence l'existence d'une ou plusieurs carrières à ciel ouvert de la fin du premier Moyen Âge. Ce site d'extraction de pierre à bâtir se situe hors de l'enceinte tardo-antique, à proximité immédiate de la porte de Saint-Maurice dont la datation reste incertaine.

Datée de la première moitié du XIe siècle, cette carrière a pu alimenter des chantiers de construction prestigieux - reprises et modifications du château carolingien, chapelle octogonale de la cathédrale - ou bien plus modestes.

Les vestiges de l'occupation du second Moyen Âge sont peu nombreux et se limitent à une fosse et un mur dont deux états ont été identifiés. Il est en l'état impossible de caractériser avec précision la nature de ces occupations qui peuvent se trouver en fond de parcelles.

BIBLIOGRAPHIE

AUBERT Marcel (1910) - *Monographie de la cathédrale de Senlis*. E. Dufresne, Senlis, 208 p.

BERNARD Jean-Louis (2000) - *Senlis (Oise), "Collège Anne- Marie Javouhey"*. Rapport de diagnostic. Afan Nord-Picardie, Amiens, 17 p.

BRULET Raymond, VILVORDER Fabienne & DELAGE Richard (2010) - *La céramique romaine en Gaule du Nord. Dictionnaire des céramiques ; la vaisselle à large diffusion*. Brepols publishers, Turnhout, 462 p.

BRUT Catherine, CLAVEL Benoît & GORET Jean-François (2014-2015) - « Vie quotidienne et artisanat au milieu du XIVe siècle à Paris : la cave du 34 rue Greneta, 11 impasse Saint-Denis, Paris (2e arrondissement) ». *Revue archéologique d'Ile-de-France*, 7-8, p. 351 395.

CLAUDE Caroline (2015) - « L'étude céramique », dans HUGONNIER Louis (dir.) - *Chambly, Oise, "803 rue Henri Barbusse". Sur les traces du « hameau » de Vigneseuil à Chambly*. Rapport de fouilles. Inrap Nord-Picardie, Amiens, p. 109-134 ; 278-296.

DEBORDE Jocelyne, DUFOURNIER Daniel, LENOBLE Michel & DEBORDE Gilles (1996) - « Céramiques très décorées des XIIIe et XIVe siècles et leurs antécédents dans le sud-ouest de la Champagne », dans PITON Daniel (dir.) - *La céramique très décorée dans l'Europe du nord-ouest (Xe-XVe s.)*. Travaux du groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord-Pas-de-Calais. Actes du colloque de Douai, 7-8 avril 1995. CRADC, Berck-sur-Mer, p. 31-60 (Nord-Ouest Archéologie ; 7).

DUFOUR Jean-Yves (dir.) (2014) - *Le château de Roissy-en-France, Val-d'Oise. Origine et développement d'une résidence seigneuriale du Pays de France, XIIe-XIXe siècle*. Revue archéologique d'Île-de-France, Paris, 617 p. (Revue archéologique d'Île-de-France. Supplément ; 2).

DURAND Marc (1995) - « Les interventions archéologiques dans Senlis depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale (1945- 1994) », *Comptes-rendus et mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Senlis*, p. 3-22.

DURAND Marc (1999) - « Senlis », dans DESACHY Bruno - *Archéologie des villes : démarches et exemples en Picardie*. Revue archéologique de Picardie, Amiens, p. 179-185 (Revue archéologique de Picardie. Numéro spécial ; 16).

DURAND Marc & BONNET-LABORDERIE Philippe (1995) - *Senlis et son patrimoine : la ville en ses forêts*. GEMOB, Beauvais, 152 p. (Mémoires ; 10).

FÉMOLANT Jean-Marc (1988) - « Archéologie à Beauvais ou la mémoire d'une ville », *Archéologia*, 349, p. 32-41.

GRANDET Mathieu & GORET Jean-François (dir.) (2012) - *Échecs et trictrac : fabrication et usages des jeux de tables au Moyen Âge*. Catalogue de l'exposition présentée du 23 juin

au 18 novembre 2012 au Musée du château de Mayenne. Éditions Errance, Paris, 159 p.

GUADAGNIN Rémy (2007) - *Fosses, vallée de l'Ysieux : mille ans de production céramique en Île-de-France. Volume 2 : Catalogue typo-chronologique des productions*. Publications du CRAHM, Caen, 735 p.

HARDOUIN-MANSART Jules (1609-1610) - *Plan des carrières des environs de Senlis et mémoire à ce sujet* [en ligne]. Agence Jules Hardouin-Mansart. Bibliothèque nationale de France, département estampes et photographie, RESERVE HA-18 (47)-FOL. Disponible sur < ark:/12148/btv1b53031913n> (consulté le 20/10/2020).

HUSI Philippe 2003 - *La céramique médiévale et moderne du Centre-Ouest de la France, XIe-XVIIe siècle : chrono-typologie de la céramique et approvisionnement de la vallée de la Loire moyenne*. FERAC, Tours, 110 p. (Revue archéologique du centre de la France. Supplément ; 20).

LACROIX Marie-Christine (1997a) - « La céramique médiévale du site des Hallettes à Compiègne (Oise) », dans PETITJEAN Martine - *Fouilles de sauvetage sous la place du marché à Compiègne (Oise), 1991-1993 : l'évolution urbaine de l'aire palatiale du haut Moyen Âge aux marchés médiéval et moderne*. Revue archéologique de Picardie, Amiens, p. 135-168 (Revue archéologique de Picardie. Numéro spécial ; 13).

LACROIX Marie-Christine (1997b) - « Le mobilier céramique de la fosse 3162 du site des Hallettes à Compiègne (Oise) », dans PETITJEAN Martine - *Fouilles de sauvetage sous la place du marché à Compiègne (Oise), 1991-1993 : l'évolution urbaine de l'aire palatiale du haut Moyen Âge aux marchés médiéval et moderne*. Revue archéologique de Picardie, Amiens, p. 245-261 (Revue archéologique de Picardie. Numéro spécial ; 13).

LEFEVRE Annie & MAHE Nadine (2004) - « La céramique du haut Moyen Âge en Île-de-France à travers la fouille des habitats ruraux (VIe - XIe siècles). État de la question et perspectives de recherches », *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, p. 105-149.

MATHERAT Georges (s. d.) - *Les anciennes fortifications de Senlis, 3 : les fortifications antiques*. Service départemental de documentation pédagogique de l'Oise, Beauvais, 43 p. (Les anciennes fortifications de Senlis).

MATHERAT Georges (s. d.) - *Les anciennes fortifications de Senlis, 2 : les fortifications médiévales (le mur de Philippe Auguste)*. Service départemental de documentation pédagogique de l'Oise, Beauvais, 27 p. (Les anciennes fortifications de Senlis).

MOUNY Sandrine (2013) - « Les productions céramiques médiévales et modernes en Picardie : état de la recherche et bilan des connaissances », dans MOUNY Sandrine - *Des productions céramiques de l'époque gallo-romaine à la Renaissance*. Actes des journées d'étude sur les productions céramiques à Amiens et à Fosses en 2008, 2009 et 2010. Société archéologique de Picardie, Amiens, p. 209-249 (Revue archéologique de Picardie ; 1-2).

MÜLLER Eugène (1880) - *Monographie des rues, places et monuments de Senlis*. Vol. 4. Payen, Senlis, 743 p.

NICOURT Jacques (1986) - *Céramiques médiévales parisiennes : classification et typologie*. Jeunesse préhistorique et géologique de France, Ermont, 366 p.

RAVOIRE Fabienne (2004) - « Un ensemble céramique provenant du couvent des Feuillantines (75005 - Paris) de la fin du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle », *Revue archéologique de Picardie*, 3/4, p. 175-197.

RAVOIRE Fabienne (2015) - « Le vaisselier céramique », dans ROMS Cédric (dir.) - *Nogent-sur-Seine, Aube, Ilot Saint-Epoing. Fossé monumental et structures domestiques en liaison avec le château de Nogent*. Rapport de fouilles. Inrap Grand Est, Metz, p. 132 149.

RENEL François (2016) - « Cuire en Île-de-France : l'évolution des pots culinaires en terre cuite du XVIIIe à la première moitié du XIXe siècle », *Revue archéologique d'Île-de-France*, 9, p. 279 298.

SEPIAGC (2018) - *Ancienne clinique Saint Joseph. Création des sous-sols et réhabilitation des bâtiments en logement. Rapport de reconnaissance de sols*. SEPIAGC, Neuilly-sur-Seine, 15 p. (hors annexes).

VERMAND Dominique (1992) - *La muraille gallo-romaine*. Syndicat d'initiative, Office du tourisme, Senlis, 8 p. (Patrimoine senlisien ; 1).

Les auteurs

Cédric ROMS
Inrap, UMR 8589 - LaMOP

Pierre TESTARD
Inrap

Résumé

Cette opération de diagnostic complète les données issues du sous-sol de Senlis. Elle met en évidence l'existence d'une ou plusieurs carrières de la fin du premier Moyen Âge, *a priori* à ciel ouvert. Ce site d'extraction se situe hors de l'enceinte tardo-antique, à proximité immédiate de la porte de Saint-Maurice dont la datation reste incertaine.

Datée de la première moitié du XIe siècle, cette carrière a pu alimenter des chantiers de construction prestigieux - reprises et modifications du château carolingien, chapelle octogonale de la cathédrale… - ou bien plus modestes.

Les vestiges de l'occupation du second Moyen Âge sont peu nombreux et se limitent à une fosse et un mur dont deux états ont été identifiés. Il est en l'état impossible de caractériser avec précision la nature de ces occupations.

Mots clés : carrière, pierre à bâtir, Moyen Âge.

Abstract

This diagnostic operation completes the data from the basement of Senlis. It identifies the existence of one or more apparantly open-air quarries dating to the end of the Early Middle Ages. This extraction site is located outside the late Gallo-Roman enclosure, in the immediate vicinity of the Saint-Maurice gate whose date remains uncertain.

Dating from the first half of the eleventh century, this quarry was able to supply prestigious construction sites – for repairs and modifications of the Carolingian castle, the octagonal chapel of the cathedral… - and much more modest constructions.

The remains of the occupation of the Later Middle Ages are few and are limited to a pit and a wall of which two phases have been identified. It is impossible to characterize precisely the nature of these occupations.

Keywords : Middle Ages, quarry, building stone.

Traduction : John LYNCH

Zusammenfassung

Diese Prospektion ergänzt den Datenbestand des Untergrundes von Senlis. Sie erweist die Existenz mehrerer oder jedenfalls eines spätfrühmittelalterlichen Steinbruchs. Er befindet sich außerhalb der spätantiken Stadtmauer in unmittelbarer Nähe der Porte de Saint Maurice, deren Datierung nicht gesichert ist.

Dieser in die erste Hälfte des 11. Jh. datierte Steinbruch dürfte neben prestigeträchtigen Baustellen - Renovierungen und Umbauten des karolingischen Schlosses, oktogonale Kapelle der Kathedrale… - auch bescheidenerer Bauwerke beliefert haben.

Reste der hochmittelalterlichen Besiedlung sind selten bzw. sie beschränken sich auf eine Grube und eine Mauer, von der zwei Phasen erkannt wurden. Es ist aktuell unmöglich die Natur dieser Siedlungsspuren zu charakterisieren.

Schlagwörter : Steinbruch, Baustein, Mittelalter.

Traduction : Isa ODENHARDT-DONVEZ (isa.odenhardt@gmail.com).